

***LIENS**, nouvelle série:*

Revue francophone internationale — N°05 / Décembre 2023

Faculté des Sciences et Technologies de l'Éducation et de la Formation - FASTEF

ISSN: 2772-2392 - <https://fastef.ucad.sn/liens/>



REVUE LIENS

FASTEF

LIENS,

nouvelle série :

Revue francophone internationale

-- N°05 --

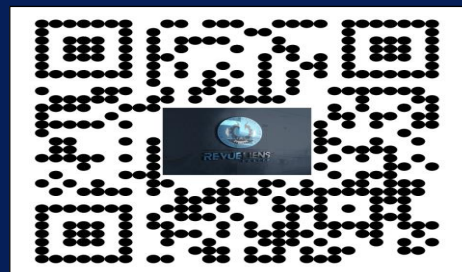
Faculté des Sciences et Technologies de l'Éducation et de la
Formation
FASTEF



DAKAR, DECEMBRE 2023

ISSN 2772-2392

<https://fastef.ucad.sn/liens/>



REVUE LIENS
FASTEF

Copyright © 2023

Faculté des Sciences et Technologies de l'Éducation et de la Formation

ISSN 2772-2392

Dakar-Sénégal

revue.liens@ucad.edu.sn



REVUE LIENS

148111



Dakar – Décembre 2023

ISSN 2772-2392

revue.liens@ucad.edu.sn

Comité de direction

Directeur de publication

Mamadou DRAMÉ

Directeur de la revue

Assane TOURÉ

Directrice adjointe et rédactrice en chef

Ndeye Astou GUEYE



Comité de rédaction

Rédactrice en chef

Ndeye Astou GUEYE,

Rédacteur en chef adjoint

Bara NDIAYE

Responsable numérique

Bassirou GUEYE

Assistante de rédaction

Ndeye Fatou NDIAYE

Comité scientifique

ALTET Marguerite, Professeur en sciences de l'éducation (Université de Nantes, France) ; BATIONO Jean Claude, Professeur en didactique des langues et de la littérature, (Université de Koudougou, Burkina Faso) ; BIAYE Mamadi, Professeur en physique nucléaire, (UCAD, Sénégal) ; CHABCHOUB Ahmed, Professeur en sciences de l'éducation (Université de Bordeaux) ; CHARLIER Jean Emile, Professeur (Université Catholique de Louvain) ; CUQ Jean Pierre, Professeur en didactique du français (Université de Nice Sophia Antipolis) ; DAVIN CHNANE Fatima, Professeur en didactique du français (Aix-Marseille Université, France) ; DE KETELE Jean-Marie, Professeur (UCL, Belgique) ; DIAGNE Souleymane Bachir, Professeur en philosophie (UCAD, Sénégal), (Université de Columbia) ; DIOP Amadou Sarr, Maître de conférences en sociologie, (UCAD, Sénégal) ; DIOP El Hadji Ibrahima, Professeur en littérature allemande moderne - Études allemandes, (UCAD, Sénégal) ; DIOP Papa Mamour, Maître de conférences en Sciences de l'éducation ; didactique de la langue et de la littérature (Espagnol) (UCAD, Sénégal) ; DRAME Mamadou, Professeur Titulaire en sciences du langage, (UCAD, Sénégal) ; FADIGA Kanvaly, Professeur en Sciences de l'Éducation, (ENS, Côte d'Ivoire) ; FALL Moussa, Maître de Conférences en Linguistique française-Didactique, (FLSH-UCAD) ; FAYE Valy, Maître de conférences en Histoire contemporaine, (UCAD, Sénégal) ; GIORDAN André, Professeur en didactique et épistémologie des sciences (Université de Genève, Suisse) ; GUEYE Babacar, Professeur en Didactique de la Biologie (UCAD, Sénégal) ; IBARA Yvon-Pierre Ndongo, Professeur en linguistique et langue anglaise (Université Marien N'Gouabi République du Congo) ; KANE Ibrahima, Maître de conférences en écophysiologie végétale, (UCAD, Sénégal) ; LEGENDRE Marie-Françoise, Professeur des sciences de l'éducation (Université de LAVAL, Québec) ; MBOW Fallou, Professeur en sciences du langage (UCAD, Sénégal) ; MILED Mohamed, Professeur en Sciences de l'éducation, SOKHNA Moustapha , Professeur Titulaire en Didactique, Mathématiques (FASTEF-UCAD) ; SY Harouna, Professeur Titulaire en sociologie de l'éducation (FASTEF-UCAD).

Comité de lecture

ADICK Christel, Professeur en sciences de l'éducation (Université Johannes Gutenberg Mainz, Allemagne) ; BARRY Oumar Maître de conférences en Psychologie générale (FLSH-UCAD) ; BOULINGUI Jean-Eude, Maître de Conférences, Sciences de la Vie et de la Terre (E.N.S.-Libreville) ; BOYE Mouhamadou Sembène Maître de conférences en chimie (FASTEF-UCAD) ; COLY Augustin, Maître de Conférences, Littérature comparée, (FLSH -UCAD) ; DAVID Mélanie, Professeur en sciences de l'éducation (Université Paris 8, France) ; DIALLO Souleymane, Maître de conférences en Sociologie de l'éducation (INSEPS- UCAD) ; DIENG Maguette, Maître de conférences en littérature espagnole (FASTEF-UCAD) ; GUEYE Séga, Maître de conférences en physique (FASTEF-UCAD) ; GUEYES TROH Léontine, Maître de conférences, Littérature générale et comparée (Université Felix Houphouët Boigny-ABIDJAN) ; KABORE Bernard, Professeur Titulaire, Sociolinguistique (Université Joseph Ki-Zerbo) ; KANE Ibrahima, Maître de conférences, P.V. : Eco-Physiologie végétale , (FASTEF-UCAD) ; MBAYE Djibril, Maître de Conférences, Littératures et Civilisations hispano-américaines et afro-hispaniques (FLSH-UCAD) ; MBAYE Cheikh Amadou Kabir, Maître de conférences, Littérature africaine orale (FASTEF-UCAD) ; NASSALANG Jean- Denis, Maître de conférences, Littérature française (FASTEF-UCAD) ; NDIAYE Ameth, Maître de Conférences, Géométrie, Mathématiques (FASTEF-UCAD) ; NGOM Mamadou Abdou Babou, Maître de Conférences, Littérature de l'Afrique anglophone, Anglais, (FLSH-UCAD) ; PAMBOU Jean Aimé, Maître de conférences en sociolinguistique et français langue étrangère, (E.N.S, Gabon) ; SECK Cheikh, Maître de conférences, Analyse, Mathématiques (FASTEF-UCAD) ; SOW Amadou, Maître de conférences, Littérature africaine orale (FASTEF-UCAD) ; SY Kalidou Seydou, Maître de conférences en sciences du langage (UFR LHS-UGB) ; SYLLA Fagueye Ndiaye, Maître de Conférences, Analyse numérique, Mathématiques (FASTEF-UCAD) ; THIAM Ousseynou, Maître de conférences, Sciences de l'éducation ; (FASTEF-UCAD) ; TIEMTORE Zakaria, Maître de conférences, Sciences de l'éducation : Technologies de l'éducation – Politiques éducatives, (ENS-UNZ) ; TIMERA Mamadou BOUNA, Professeur Titulaire en didactique de la géographie (UCAD, Sénégal) ; YORO Souleymane, Maître de conférences, Littérature africaine orale (FASTEF-UCAD).



Sommaire

Editorial	9
<i>Ndèye Astou Gueye, Rédactrice en chef</i>	9
<i>Constantine Kouankem, Julia Ndibnu-Messina</i>	11
Dispositifs d'autoformation en période post-covid dans les lycées camerounais	11
<i>Robert Mbella Mbappé, Emmanuel Ndjebakal Souck</i>	21
Les dispositifs du management éthique des établissements du secondaire privés de Yaoundé au Cameroun.....	21
<i>Gilbert Daouaga Samari</i>	37
L'enseignement en classes de langues au Cameroun : entre autorité épistémique et autorité didactique	37
<i>Alassane Ndiaye</i>	53
Les uniformes scolaires à l'épreuve des inégalités sociales	53
<i>Amadou Tidiane Ba, Mamadou Thiaré</i>	65
La mixité scolaire au prisme du genre : analyse des facteurs de la faible fréquentation des filières scientifiques par les filles dans l'académie de Tambacounda au Sénégal	65
<i>Wendyam Ilboudo, Wénégouda Olivia Solange Zagare</i>	75
Problématique du peu d'engagement des filles dans les filières techniques et professionnelles au Burkina Faso	75
<i>Tinsakré Konkobo, Issoufou Ouédraogo</i>	87
Évaluation des raisons des échecs au Certificat d'Études Primaires dans les écoles périurbaines. Cas de la Circonscription d'Education de Base de Koudougou 1 au Burkina Faso	87
<i>Médard Sènoukounmé Ahouassa, Sègbégnon Eugène Oké</i>	103
Étude exploratoire sur l'enseignement scolaire du concept de force chez deux enseignants expérimentés de collège au Benin	103
<i>Yao Agbéno</i>	117
Les dépenses d'éducation favorisent-elles la croissance économique ? Une analyse empirique à partir de la Guinée	117
<i>Frédéric Nodjinaïbeye, Judith Sadjia Kam et Lawrence Dikko Lambo</i>	129
Étude de la transposition didactique du calcul littéral dans les manuels de Mathématiques.....	129

<i>Athéna Varsamidou, Lionel Franchet</i>	141
Attitudes et perceptions des enseignants grecs à l'égard de l'évaluation authentique et du portfolio en tant que technique alternative	141
<i>Yancouba Cheikh Diedhiou</i>	151
Pédagogie et formation dans les spécialités : talon d'Achille des Enseignants de l'ENDSS et de l'ENTSS face aux exigences de l'APC et du système LMD	151
<i>Aminata Cissé</i>	169
Problématique de la qualité de l'enseignement supérieur : enjeux et stratégies pour l'Afrique.....	169
<i>Babacar Diop</i>	183
Le LMD dans les universités publiques du Sénégal : Une réforme diversement appréciée par les acteurs locaux.....	183
<i>Seydou Khouma</i>	199
السنة المنهجية لدى الشيخ أحمد بامبا. دراسة لمفاهيم الخدمة والهمة والهدية في تشكيل المريديّة ومسارها.....	199
<i>Kokou Sahouegnon</i>	211
L'imaginaire linguistique de l'œuvre d'Olympe Bhêly-Quenum.....	211
<i>Demba Lo</i>	221
Voix et voies poétiques dans <i>Abraham sacrificiant</i> de Théodore de Bèze et dans <i>le cid</i> de Pierre Corneille	221
<i>Oumar Dièye</i>	235
La lecture de la langue littéraire de la renaissance à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD) : entre obstacles, procédures et finalité didactique. De la <i>Délie</i> de Maurice Scève au <i>Moyen de parvenir</i> de Béroalde de Verville	235
<i>Secka Gueye</i>	247
Le prix de l'identité dans <i>De purs hommes</i> : représentations et figures de l'homosexuel	247
<i>Astou Fall Diop, Sokhna Fall, Sana Diedhiou</i>	257
Étude du personnage de Hope Clearwater dans <i>Brazzaville Beach</i> (1990) de William Boyd : une idéalisation de la question genre.	257
<i>Didier Kombieni</i>	267
Prémonition et espoir d'émancipation et de réunification familiale chez les esclaves américains : étude critique du roman <i>Au bord de la rivière Cane</i> de Lalita Tademy	267

<i>Mahamadou Diakhité</i>	279
A costa dos getes : o sentido espaço-temporal da solidão através de duas obras pictóricas - <i>Estudo, Auto-retrato</i> - e <i>Cidade solitária</i> de Fernando Namora	279
<i>Ballé Niane</i>	291
Les figures féminines dans <i>Sous les pieds des mères</i> de Buṭayna al-‘Īsā	291
<i>Cheikh Diop</i>	307
Impact de la covid-19 sur les réactions des habitants des HLM et de Sam notaire (Dakar) face à la mauvaise qualité de l’air en temps d’alizé continental	307
<i>Thierno Bachir Sy, Cheikh Ndiaye, Sidia Diaouma Badiane, Diatou Thiaw, Mamoudou Démé, Sara Danièle Dieng et Mathieu Gueye</i>	323
Phytonymie et marqueur spatial dans l’agglomération de Dakar : cas de Sandaga, Fass Bentenier, Mbul et Baobab	323

Editorial

Ndèye Astou Gueye, Rédactrice en chef

La revue internationale, *Liens, nouvelle série : revue francophone internationale* est une revue qui offre aux enseignants-chercheurs et aux chercheurs l'opportunité de faire valoir leurs productions scientifiques. Cette édition, comme à l'accoutumée, comprend une série d'articles qui sont du domaine des sciences de l'éducation et une autre série relevant des disciplines allant de l'arabe à l'anglais, sans oublier la littérature et les sciences humaines.

C'est ainsi qu'en ce qui concerne les sciences de l'éducation, il est question des dispositifs d'autoformation en période post-covid dans les lycées Camerounais avec Constantine Kouankem et Julia Ndibnu-Messina. Leurs compatriotes Robert Mbella Mbappé et Emmanuel Ndjebakal Souck leur emboîtent le pas en réfléchissant sur les dispositifs du management éthique des établissements du secondaire privé de Yaoundé. Gilbert Daouaga Samari, quant à lui, revient sur l'enseignement en classes de langue au Cameroun.

Alassane Ndiaye axe son étude sur les uniformes scolaires. Il réfléchit sur les uniformes scolaires à l'épreuve des inégalités sociales. Amadou Tidiane Ba et Mamadou Thiaré traitent de la mixité scolaire au prisme du genre. Ils analysent les facteurs de la faible fréquentation des filières scientifiques par les filles de l'Académie de Tambacounda (Sénégal). Sur la même lancée, Wendyam Ilboudo s'intéresse à la problématique du peu d'engagement des filles dans les filières techniques et professionnelles au Burkina Faso. Nous restons dans ce pays avec Tinsakré Konkobo dont la réflexion porte sur l'évaluation des raisons des échecs au Certificat d'Etude Primaire dans les zones périurbaines.

Alors que, dans un tout autre cadre, Médard Sènoukounmé Ahouassa et Sègbégnon Eugène Oké font une étude exploratoire sur l'enseignement scolaire du concept Force chez deux enseignants expérimentés de Collège au Bénin. Et Yao Agbeno de se demander si les dépenses d'éducation favorisent la croissance économique : il prend l'exemple de la Guinée Conakry. Frédéric Nodjinaïbeye, Judith Sadja Kam et Lawrence Dikko Lambo ont dans leur production scientifique mis l'accent sur l'étude de la transposition didactique du calcul littéral dans les manuels de Mathématiques.

Par ailleurs, Athéna Varsamidou et Lionel Franchet rappellent et soulignent l'importance du portfolio des élèves et des enseignants. Le portfolio est un puissant outil pédagogique favorisant l'apprentissage et l'évaluation d'une manière holistique. Leur article donne de la visibilité aux résultats des recherches, effectuées en Grèce, sur le portfolio.

Nous en venons à l'enseignement supérieur avec le système LMD. Sur cette question, Yancouba Cheikh Diedhiou revient sur l'importance de la pédagogie et de la formation en ce qui concerne les enseignant-chercheurs évoluant dans les écoles et instituts publics de santé du Sénégal. Aminata Cissé, quant à elle, traite de la problématique de la qualité de l'enseignement supérieur. Son étude met l'accent sur les enjeux et les stratégies pour l'Afrique. Babacar Diop axe sa

réflexion sur le LMD dans les universités publiques du Sénégal : chronique d'une réforme diversement appréciée par les acteurs locaux. Et Seydou Khouma de clore cette partie réservée aux sciences de l'éducation avec son article qui traite de la Sunna méthodologique de Cheikh Ahmed Bamba. Il revient sur l'approche innovante de Cheikh Ahmed Bamba qui a su créer en ses disciples un esprit de communauté et d'indépendance en accord avec un système éducatif bien organisé.

Pour les articles relevant des disciplines fondamentales, Kokou Sahouegnon réfléchit sur l'écriture d'Olympe Bhêly-Quenum. En ce qui concerne Demba Lo, la revue *Liens Nouvelle Série* publie son article à titre posthume et présente ses condoléances à sa famille et à ses collègues. Son étude a pour objectif de prouver que l'abondance des voix semble aboutir à des pratiques théâtrales inédites chez Theodore de Bèze de la même manière que chez Pierre Corneille. Oumar Dieye lui emboîte le pas avec une étude portant sur la lecture de la langue littéraire. En effet, cette contribution apporte des éclaircissements sur l'épineuse question de la lecture des œuvres humanistes dans les universités publiques sénégalaises. Secka Gueye, dans un tout autre cadre, revient sur l'expérience homosexuelle des personnages dans de *Purs hommes*.

En études anglophones, Astou Fall Diop, Sokhna Fall, Sana Diedhiou et Didier Kombieni nous proposent deux productions scientifiques. La première s'intéresse à l'étude du personnage de Hope Clearwater dans *Brazzaville Beach* (1990) de William Boyd. La seconde traite de prémonition et d'espoir d'émancipation et de réunification familiale chez les esclaves américains.

Par ailleurs, Mahamadou Diakhité revient sur les années 1940 et 1950 au Portugal. Lesquelles années coïncident avec l'âge d'or du Néo-réalisme littéraire portugais. Ballé Niane, quant à elle, nous plonge dans l'univers des sociétés arabes et plus particulièrement Koweïtiennes avec son article sur les figures féminines.

Cheikh Diop a, dans son étude, réfléchi sur l'impact de la Covid 19 sur les réactions des habitants des HLM et de Sam notaire (Dakar) face à la mauvaise qualité de l'air en temps d'alize continental. Thierno Bachir Sy, Cheikh Ndiaye et compagnie ont, dans leur article, étudié les noms des lieux se rapportant au règne végétal dans l'agglomération de Dakar. Ces auteurs clôturent cet éditorial.

Les figures féminines dans *Sous les pieds des mères* de Buṭayna al-‘Īsā

Résumé

Depuis le milieu du vingtième siècle, des voix féminines se sont levées, dans tout le monde arabe, pour décrier la situation dégradante de la femme dans leur société. De la pionnière Mayy Ziyādah (1886-1941), à Aḥlām Mustagānamī (née en 1953) en passant par Nawāl al-Sa’dāwī (1931-2021) Laylā ‘Alī Ba’labakī (née en 1937) ou encore Fāṭima Marnīsī (1940-2015), ces femmes cherchent toutes, sans exception, à rétablir la femme dans le centre. Dans son quatrième roman *Sous les pieds des mères*, de son titre arabe (*Taḥta aqdām al-ummahāt*) publié en 2009 la romancière koweïtienne contemporaine Buṭayna Wā’il al-‘Īsā s’inscrit dans cette tradition d’engagement pour la cause féminine. Elle y expose le quotidien de six femmes issues de la même famille dont la vie doit exclusivement tourner autour de Fahhād l’unique enfant mâle de la famille, seul héritier du fils unique terroriste/martyr. À travers une démarche descriptive des personnages féminins, notre problématique s’est articulée autour de trois parties qui sont *Le patriarcat au féminin*, *Maternité imposée/Maternité interdite* et enfin *Sacrifiées au nom du patriarcat*. Nous y avons démontré, d’abord, le rôle de la femme dans l’ancrage de la domination masculine qu’elle doit subir et faire subir directement ou indirectement à ses semblables. Puis nous avons vu comment une génitrice peut être totalement dépouillée de son droit à la maternité qu’elle est obligée de partager avec d’autres femmes, toutes aussi tourmentées qu’elle, à cause de cette maternité imposée pour l’enfant mâle mais interdite, au sens affectif et matériel, à l’égard de leurs filles respectives. Enfin le dernier chapitre étudie le cas de deux jeunes filles destinées à être sacrifiées sur l’autel du petit garçon aussi bien dans leur enfance en les privant de tendresse maternelle que dans leur vie d’adultes où elles devront servir de harem pour le prince sans trône ni couronne.

Mots clés : Buṭayna al-‘Īsā ; Roman féminin arabe ; Femme arabe ; Maternité ; Patriarcat.

Abstract

Since the middle of the twentieth century, women’s voices have been raised throughout the Arab world to decry the degrading situation of women in their societies. From the pioneering Mayy Ziyādah (1886-1941), to Aḥlām Mustagānamī (b. 1953), passing by Nawāl al-Sa’dāwī (1931-2021), Laylā ‘Alī Ba’labakī (b. 1937) and Fāṭima Marnīsī (1940-2015), all these women, without exception, seek to restore women to the center. In her fourth novel *Under mothers' feet*, from its arabic title (*Taḥta aqdām al-ummahāt*) published in 2009 the contemporary Kuwaiti novelist Buṭayna Wā’il al-‘Īsā follows in this tradition of commitment to the female cause. In this novel, she exposes the daily lives of six women from the same family whose lives must revolve exclusively around Fahhād the family's only male child, the sole heir to the only terrorist/martyr son. Through a descriptive approach to the female characters, our problematic is articulated around three parts, which are *Feminine patriarchy*, *Imposed maternity/forbidden maternity* and finally *Sacrificed to patriarchy*. We have demonstrated, firstly, the role of women in inking male domination, that they must undergo and cause to be undergone, directly or indirectly, to their fellow human beings. Then we have noted how a woman can be totally deprived of her right to motherhood, which she is obliged to share with other women, all as tormented as she is, because of this maternity imposed on the male child but forbidden, in the affective and material sense, to their respective daughters. Finally, the last chapter examines the case of two young girls destined to be sacrificed on the altar of the little boy, both in their childhood, when they are deprived of maternal tenderness, and in their adult lives, when they will have to serve as a harem wives for the prince without throne or crown.

Keywords : Buṭayna al-‘Īsā ; Arab women’s novel ; Maternity ; Arab woman; Patriarchy ;

Introduction

Sous les pieds des mères, de son titre arabe (*Taḥta aqdām al-ummaḥāt*) publié en 2009 est le quatrième roman de la romancière koweïtienne contemporaine Buṭayna Wā'il al-Īsā (née en 1982) qui est l'auteure d'une dizaine de romans et de deux recueils de récits pour enfants. Elle a aussi mené de nombreux travaux sur la narratologie. La situation de la femme arabe, et plus précisément celle koweïtienne, ainsi que les rapports que celle-ci entretient avec l'homme demeurent au centre de ses préoccupations. Elle évoque sans détour des thématiques complexes et souvent condamnées par le lectorat masculin arabe tels que le patriarcat abusif, l'oppression, l'isolement, la misogynie et surtout l'absence de liberté. Elle dresse systématiquement, et dans l'ensemble de son œuvre, un sombre tableau de femmes torturées physiquement et/ou moralement et tourmentées au plus profond de leur être¹. Les écrits de Buṭayna al-Īsā « se focalisent sur la dénonciation de la marginalisation de la femme arabe, la subsistance des pressions rétrogrades et la présentation d'une image humaine alternative d'elle dans le but de pousser au changement le point de vue adverse » (M. Damtūnī, 2013, p. 68). Bien qu'elle soit l'une des auteures arabes les plus fertiles et les plus lues ces dernières années, Buṭayna al-Īsā demeure relativement méconnue de la littérature scientifique. Cette étude est ainsi une contribution qui vient s'ajouter aux travaux théoriques, déjà nombreux, sur le genre dans la littérature arabe contemporaine dont *Azimat al-mar'a fil-muḡtama 'al-dukūrī al-arabī* de B Ū 'Alī Yāsīn, *'Unf al-mar'a fil-maḡāl al-usarī* de Ḥanān Qarqūtī ou encore *Male Domination Female Revolt : Race, Class and gender in Kuwaiti Women's Fiction* de Ishaq Tijani qui n'est pas sans nous rappeler *Literature and Feminisme : An Introduction* de Pam Morris.

Ce roman de Buṭayna Wā'il al-Īsā raconte le quotidien d'une famille composée de six femmes et leur servante dont l'existence doit tourner autour de l'unique enfant mâle du foyer, Fahhād. Adoptant une démarche descriptive et analytique de ces six personnages féminins, cette étude mettra en lumière les tourments, de natures diverses, que vivent celles-ci dans la sphère familiale dans l'unique but de combler le seul héritier mâle de la famille. En effet, il sera démontré la situation de la femme dans le monde arabe où le patriarcat ne peut être mis en cause, et ce, malgré tout le poids qu'il exerce sur les individus, hommes et femmes, pour définir les normes sociales.

Notre travail sera ainsi divisé en trois chapitres dont le premier intitulé *Le patriarcat au féminin*, sera consacré à l'étude du personnage de la grand-mère, Ġayḍa qui dirige la famille d'une main de fer. Cherchant à laver l'honneur de sa famille en faisant passer son unique fils terroriste pour un martyr, Ġayḍa éduque « le fils unique du fils unique » (B. al-Īsā, 2009, p. 19) tantôt en prince, tantôt en saint homme infaillible ayant tous les droits et rarement comme l'orphelin qu'il est. Le deuxième chapitre, *Maternité imposée/Maternité interdite* évoquera Šahla la mère du petit Fahhād dépouillée de son droit à la maternité qu'elle doit partager avec ses deux belles-sœurs, Hayla et Nūra qui, elles aussi, n'ont droit à aucun sentiment maternel particulier envers leurs filles respectives Muḍāwī et Fāṭīma. Nous y verrons comment les deux tantes et la mère seront ainsi, malgré elles, nommées *les mères* de tous et, comme dira Nūra plus tard : « nous n'avions pas la possibilité de nous réjouir de nos enfants comme nous le souhaitions » (B. al-

¹ Pour plus d'informations sur ces femmes qu'évoque Buṭayna al-Īsā et qui peuvent être mères, sœurs, filles et compagnes ou de parfaites étrangères, voir notre étude « L'espace dans *Kaburtu wa-nasītu an ansā* (*J'ai grandi mais j'ai oublié d'oublier*) de Buṭayna al-Īsā » sous presse dans le n° 52 des Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

‘Īsā, 2009, p. 82). Quant au troisième et dernier chapitre intitulé *Sacrifiées au nom du patriarcat*, il étudiera les cas de Muḍāwī et Fāṭima, cousines et promises de Fahhād qui, dès l’école maternelle, doivent se battre pour l’amour de ce parent, du même âge, destiné à les épouser toutes les deux une fois adultes. Ces deux fillettes sont ainsi sacrifiées sur l’autel du petit Fahhād sous prétexte de garder pure la lignée familiale. Nous verrons ainsi, tout au long de cet article, comment cette situation infernale plongera toute la famille dans des non-dits et chacune des femmes doit affronter ses cauchemars et à sa façon.

1. Le patriarcat au féminin

1.1. Ġayḍa, la dame de fer

Mariée à 9 ans et amenée chez son cousin-mari à 14 ans, Ġayḍa sut subir la vie chez la gigantesque belle-famille trente-neuf ans durant sans jamais broncher. Seule la guerre entre l’Irak et le Koweït de 1990 a réussi à disloquer cette famille et jeter la plupart de ses membres à l’exil en Arabie Saoudite. Tous s’y sont définitivement installés sauf le mari de Ġayḍa, aussi nommé Fahhād, qui revint au Koweït dès la fin de la guerre. C’est grâce à cette séparation imposée par le conflit armé que la grand-mère « découvrit la beauté de ne pas faire partie du troupeau. Elle découvrit la beauté d’être berger » (B. al-‘Īsā, 2009, p. 99). En bonne bergère et grâce à ses nombreuses années de vie avec sa belle-famille, Ġayḍa se révèle une très fine stratège qui combattit bec et ongles pour sa petite famille, composée de son vieux époux, ses trois enfants, ses deux petits-enfants et d’une fillette noire qu’elle sauva des balles au milieu de la rue. Elle reste foncièrement liée aux traditions bédouines surtout en ce qui concerne les rapports homme-femme, la place et le rôle de chacun dans la société et dans la famille.

Dans son article « La situation des femmes dans le monde arabe », Sireen Shakhshir évoque cette culture des rôles ainsi que les notions qui se cristallisent autour d’elle et qui, selon elle : « appuient et renforcent les pratiques de différentes formes de violence à l’égard de la femme » (S. Shakhshir, 2010, p.13). Cette violence qui, habituellement, est exercée par l’homme sur la femme est, dans ce roman, exercée par la femme sur ses semblables. En effet, la pression et les divers types de violences morales, mais jamais physiques, qu’exerce la grand-mère sur les autres femmes de la maison mais aussi d’une certaine façon sur Fahhād « sont étroitement liés aux coutumes et habitudes ancestrales religieuses et culturelles accumulées » (S. Shakhshir, 2010, p. 13) chez elle, la digne fille des bédouins auxquels elle est restée profondément liée. Dans le chapitre que lui consacre sa petite fille Mūḍī, celle-ci y affirme : « ma grand-mère affichait fièrement son appartenance bédouine » (B. al-‘Īsā, 2009, p. 95). Ou encore : « les us et coutumes bédouins prenaient, par exemple, le dessus chez elle quand il s’agissait de son petit-fils et de sa mère » (B. al-‘Īsā, 2009, p. 96). La personnalité de Ġayḍa concorde avec la thèse de L. al-Zayyāt (1984, P. 16) selon laquelle : « La femme a une psychologie d’opprimé oppresseur. Elle se plaît à exercer l’oppression sur les autres de même qu’elle la subie ».

En authentique bédouine bien ancrée dans les traditions et valeurs tribales, ce qui tourmentait Ġayḍa plus que tout était de voir son petit-fils manquer de virilité. Elle n’hésitait pas à lui infliger les pires châtiments quand elle ne le trouvait pas assez viril. C’est ainsi qu’elle punit toute la famille le jour où elle a trouvé le petit garçon maquillé, portant une jupe rouge et dansant avec un foulard autour des hanches. Elle s’en était, particulièrement, prise à Šahla lui disant : « écoute bien ce que je vais te dire, le fils d’Ali, son père était un *homme*, il sera lui aussi un *homme* un vrai. Je jure par Dieu, si je le revois un jour s’efféminer en compagnie des femmes, je l’égorgerais et arroserais la cour de la maison avec son sang et je vous renierais toi et lui ; fille de chienne. Compris ?! » (B. al-‘Īsā, 2009, p. 144). Des passages de ce genre affirmant que Ġayḍa ne s’intéressait à son petit-fils que pour la survie de la lignée masculine de la famille

sont nombreuses². Ils montrent tous que la grand-mère est angoissée à l'idée de voir le fils unique du fils unique devenir autre qu'un homme rigide et plein de virilité à la manière bédouine. Ces angoisses la tourmentent jusque dans son sommeil et la poussent à empêcher le petit d'avoir une enfance ordinaire ce qui, plus tard, finit par détruire sa vie.

Contrairement aux autres personnages féminins du roman dont le rôle se limite à celui de spectatrices qui se contentent d'observer les événements et, souvent, les subir, sans jamais être amenées à y prendre une part active, la grand-mère, elle, tient la famille d'une main de fer et toutes les décisions, aussi insignifiante soit leur portée, doivent venir d'elle ou être soumises à son examen et son verdict est toujours irrévocable. En effet,

« depuis la mort d'Ali, elle ne cesse d'ouvrir grand la porte de sa solitude sur les autres en prévention de tout imprévu : un verre qui se brise, un enfant qui pleure à cause de maux de ventre, un membre de sa famille qui désire partir en voyage ou quoi que ce soit qui meut en dehors de son contrôle. » (B. al-'Īsā, 2009, p. 77).

En attendant que Fāhhād grandisse, Ġayḍa occupe la place de l'homme de la maison. Elle y met toute la rigueur nécessaire et tant pis si ses subordonnées ne sont pas de son avis. Elle correspond à la description que fait L. al-Zayyāt de l'homme arabe (1984, p. 17) :

« La représentation archétype que fait la société de l'homme est, d'ordinaire, foncièrement différente [de celle faite de la femme]. L'homme idéal est hostile, agressif, offensif, courageux, prédateur, vainqueur dans toutes ses entreprises. Il est un chasseur capable d'arracher à la vie ce qu'il veut mais aussi d'imposer sa présence et dicter sa pensée et ses volontés aux autres. Il est le puissant qui ne faiblit jamais et le dur qui ne s'adoucit pas. Son hostilité est conçue comme étant une caractéristique indispensable pour sa masculinité et sa virilité. »

L'unique fois où elle s'est permise de paraître faible et vulnérable était après l'arrestation de Fāhhād qui tua un homme pour le plaisir. Ce jour-là, « la vieille reconnaissait enfin sa faiblesse et se réfugiait dans son isolement » (B. al-'Īsā, 2009, p. 165) ; même la mort de son unique fils ne l'avait pas si profondément secouée. À partir de ce moment-là, nous dit Ruqayya, la servante :

« La vieille Ġayḍa est redevenue vieille. Terrassée par la tristesse et le silence, elle s'est engouffrée dans une léthargie volontaire. Elle restait allongée sur son dos à longueur de journée ; elle ne dormait pas et n'était pas non plus éveillée, ne rêvait pas et ne fermait pas l'œil. Elle ne répondait pas quand je frappais à sa porte. Elle avait éteint tous ses sens au point de ne plus rien ressentir. [Toutes ses facultés] sont tombées en panne et tout a été légué à des solutions temporaires et des interventions hasardeuses de ma part. » (B. al-'Īsā, 2009, p. 163).

Ġayḍa trouva enfin la paix lorsque Fāhhād, sorti de prison, est redevenu le centre d'intérêt de ces deux cousines qui se livraient une ultime bataille sans merci pour enfin devenir l'heureuse fiancée. Elle sut qu'elle avait gagné la guerre de sa vie, celle de garder la lignée familiale pure. Peu lui importait laquelle des deux serait l'épouse de son petit-fils, pour la première fois de sa vie de doyenne de la maison, elle laissait les choses se faire naturellement : « Ġayḍa avait enfin retrouvé la paix intérieure et avait décidé de laisser la vie suivre son cours naturel » (B. al-'Īsā, 2009, p. 253). Mais ce qu'elle ignorait, ou feignait d'ignorer, est que le naturel avait définitivement quitté cette famille depuis la mort du fils unique.

² voir B. al-'Īsā, 2009, p. 19 ; 141-145; 179-184...

En tous les cas et malgré ses tourments et faiblesses, « la grand-mère paraît comme une vieille mère qui réunit cette tribu. Elle est présente comme une torche qui regroupe autour d'elle un groupe de personnes menacées par la solitude et la dispersion » (I. al-Şabrī, 1994, p. 131). Telle est l'image que Ğayḍa fait de sa personne. Elle se considère le socle même de la famille qu'elle doit diriger d'une main de fer sans jamais faillir. Cependant, sans en être consciente, c'est elle qui causa la destruction de sa famille en maintenant tous ses membres dans un climat de tension permanent et d'inconfort moral et psychique dont les premiers victimes sont Fahhād et ses mères sommées à mettre en pratique une maternité dictée.

2. Maternité imposée /Maternité interdite

Outre la fonction génératrice propre à la femme, la définition la plus générale de la maternité est : « Le fait d'être mère, les droits, devoirs, sentiments et attitudes liés à cette fonction. [Il s'agit de] Rapports privilégiés d'amour et de tendresse entre une mère et son ou ses enfants » (CNRS, *Le trésor de la langue française informatisé*). Cette définition perd tout son sens au sein de la famille de Ğayḍa. En effet, la maternité est, pour ses membres féminins, un ensemble de règles, d'obligations et d'interdictions qui ne laissent aucune place aux sentiments et face auxquelles *les mères*, Hayla, Nūra et Şahla, que nous allons évoquées dans ce chapitre se trouvent totalement démunies.

2.1. Hayla, la fanatique irrationnelle

Hayla est la fille aînée de la famille. Elle a connu un premier mariage dans lequel elle eut deux garçons confisqués par leur père. Sa seconde union semble bien se passer mais le mari n'a aucune présence effective dans le roman. Il est évident qu'il vit dans la maison et lui fait des enfants à une vitesse de course. De ses nombreux enfants, seule Fāṭima, dont nous parlerons plus tard, est présente dans le texte. Hayla est présentée comme étant le personnage le plus émotif et le plus irrationnel dans le récit avec un égoïsme démesuré. Elle cherche toujours des explications dans le surnaturel et ne recule devant rien pour justifier, par la spiritualité, tout son monde. Elle est, par ailleurs, la seule des mères qui accepte de bon cœur cette maternité imposée par Ğayḍa. Son unique centre d'intérêt est son neveu auquel elle attribue des facultés mystiques et divines.

Hayla est, sans aucun doute, celle qui va plus loin dans les délires invraisemblables pour mettre Fahhād au-dessus de tous. Pour elle, « il est un des saints issus des temps bénis qui font escale en notre époque rouillée, époque d'égarement et de souillure, qui viennent répandre leur présence étincelante, par la miséricorde unique de Dieu... » (B. al-'Īsā, 2009, p. 20). Elle ira jusqu'à inventer une histoire selon laquelle, le jour de la naissance de Fahhād, le fils du Martyr, Satan eut tellement peur qu'il se présenta lui-même à la salle d'accouchement et finit par prendre ses jambes à son cou lorsque le *vénérable* Fahhād n'a pas poussé de cri de naissance, signe de sa résistance à la tentation (B. al-'Īsā, 2009, p. 23-24). Pour elle, les djinns ont même peur de Fahhād et « quand ils entendent ses pas ils enfuient par crainte » (B. al-'Īsā, 2009, p. 106).

N'ayant pas d'explication divine ou surnaturelle pour justifier le crime de son neveu et son arrestation, Hayla sombre dans la dépression totale. Elle en veut à l'univers tout entier et toute présence, humaine ou autre, lui devient insupportable, surtout lorsque cette présence dégage l'innocence et la liberté. C'est la raison pour laquelle, elle décide de faire de sa fille Fāṭima son bouc émissaire et la violenter devient son exutoire. Elle lui inflige toute sorte de violences physiques et morales comme pour lui reprocher son existence. Si Hayla décharge sa colère et sa tristesse sur sa fille, c'est aussi parce que celle-ci n'a jamais été à la hauteur de ses espérances. Sombrant dans une rivalité infernale avec sa sœur, Nūra envers qui elle nourrissait un profond sentiment de jalousie, elle espérait que sa fille soit plus belle, plus intelligente et plus rusée que

sa nièce, mais le destin en avait décidé autrement. C'est ainsi, qu'elle regardait, impuissante, sa fille suivre sa cousine comme son ombre et essayant de l'imiter sans jamais lui arriver à la cheville. Depuis la naissance du petit garçon, sa plus grande crainte était de voir sa nièce voler la vedette à sa fille et occuper le cœur du *vénérable* cousin. En s'en prenant si violemment à sa fille, Hayla ne cherchait pas seulement à soulager sa peine, mais elle punissait cette dernière de l'avoir désavouée devant sa sœur par sa simplicité d'esprit et son manque de talent et de charme.

Contrairement à sa sœur Nūra, qui fait tout son possible pour éloigner sa fille de Fahhād nouvellement libéré, Hayla, elle, décide pour la première fois d'être une mère pour la sienne. C'est ainsi qu'en voyant Fahhād considérer Fāṭima comme une simple sœur, la délaissant pour courir derrière Muḍāwī dans l'espoir de l'épouser, elle descend avec elle dans l'arène lui donnant des astuces afin de mettre son cousin sous son emprise, d'abord, indirectement en utilisant Šahla, parce que, lui dit-elle : « si tu conquiers la mère, tu conquiers le fils » (B. al-'Īsā, 2009, p. 240). Ce fut aussi la première et l'unique fois que Hayla s'adressait à sa fille sans insultes et surtout avec une tendresse maternelle lui affirmant : « tu ne manques de rien face à Muḍāwī et Muḍāwī n'a rien de plus que toi » (B. al-'Īsā, 2009, p. 238). Et voyant sa fille toujours considérée comme une simple sœur gentille qui s'occupe de l'appartement de Šahla, Hayla, la fanatiquement pieuse enveloppée dans ses burqas, passe à la vitesse supérieure et pousse sa fille à user de ses charmes physiques. « Elle se mit à retirer les épingles de mes cheveux et de décoiffer ceux-ci, rapportait Fāṭima. Puis, elle ouvrit les boutons de mon chemisier afin de faire paraître la blancheur de ma poitrine et me plia les manches vers le haut et... Le plan était clair » (B. al-'Īsā, 2009, p. 260). En effet, le plan était de montrer à Fahhād que Fāṭima était aussi séduisante que Mūḍī en plus d'être une vraie femme d'intérieur, contrairement à sa rivale. Heyla reste, en outre, la représentation parfaite de « la "bonne mère" défendue par Jean-Jacques Rousseau [qui] doit s'oublier au profit des siens » (M.-N. Huet, 2018, p. 2) tout à fait l'opposé de sa sœur Nūra.

2.2. Nūra, le mal de mère³

Contrairement à sa sœur, Nūra est sans doute la seule personne de cette famille qui soit équilibrée dans ses pensées. Elle ne voit pas d'un bon œil leur regroupement dans cette maison et ses mots sont un mélange d'amertume et d'ironie : « notre entassement dans cette douceur familiale étouffante. Notre empilement continu les uns dans les bras des autres » (B. al-'Īsā, 2009, p. 75). Cet environnement nocif aura pourtant raison de son équilibre, aussi bien mental que physique, qu'elle ne tarde pas à perdre comme elle l'affirme : « quand je marche j'ai l'impression de me heurter contre des murs invisibles et tendus dans l'infini qui se dispersent dans tous les sens » (B. al-'Īsā, 2009, p. 75). Même son corps finit par lui peser : « mon corps qui tremble, qui exécute une danse de pleur. Mon corps qui tente de se libérer des douleurs qui ne cessent de s'accumuler et de croître. Des douleurs qui se fécondent mutuellement, s'entrelacent et s'étirent dans tous les sens » (B. al-'Īsā, 2009, p. 89). Elle n'est pas à l'aise dans cette maternité obligée qu'elle se doit de respecter vis-à-vis son neveu et sa nièce, surtout lorsque la grand-mère refuse que sa fille Muḍāwī soit inscrite dans une école trop chère pour les deux autres enfants prétextant que celle-ci n'avait pas besoin de bonnes études pour gérer

³ Nous empruntons cette expression à Annie Leclerc qui en 1986 donnait ce titre à son recueil de quatre nouvelles qui racontent des histoires liées à la maternité et qui mettent en scène la démesure maternelle sous plusieurs formes les unes plus négatives que les autres.

sa cuisine. La préoccupation de Ġayḍa était alors « d'éduquer les filles en vue d'en faire de bonnes mères et des épouses à la hauteur des nouvelles aspirations du pouvoir [elle], sans ambition aucune de remettre en cause l'ordre patriarcal » (K. Sunier, 2010, p.7). Le mal-être de Nūra la pousse à sacrifier les moments qu'elle devait passer avec sa fille et refuse même de jouer avec elle parce que, dit-elle : « Je ne joue pas. J'ai peur de jouer. J'ai peur de devoir jouer deux autres fois » (B. al-'Īsā, 2009, p. 75). Nūra est, en effet, celle qui supporte le moins le nouveau règlement qui interdit d'accorder une attention particulière à son propre enfant ; ce règlement qui oblige une mère à faire exactement la même chose pour les trois enfants serait-ce un baiser sur la joue, une main sur une épaule, une caresse sur la tête ou encore un mot doux (B. al-'Īsā, 2009, p. 76-83). Nūra en arrive à couvrir plusieurs maux liés à la maternité. Son état correspond à ce que décrivait Annie Leclerc comme étant le « mal d'avoir une mère, mal d'être mère, mal d'avoir eu et de devoir être... » (1986, p. 131).

C'est à cause de tous ces maux irrémédiables qu'elle tente à plusieurs reprises de briser ses chaînes maternelles mais en vain. Elle s'aventura même à laisser parler sa colère lorsque Ġayḍa décapita avec un couteau la poupée Barbie de sa fille après avoir vu Fahhād la tenir dans ses mains. Pour ne rien arranger, elle discute de son profond malaise avec un mari disposé à mourir dans cet appartement pour économiser les quelques dinars de loyer qu'ils devront déboursier s'ils quittaient cette maison. Elle évoque même son incapacité à se laisser tomber enceinte et mettre au monde un enfant dans un tel environnement. Après cet épisode, elle laisse, pour la première fois, sa fille la voir telle qu'elle est, soit « une femme démunie et humiliée » (B. al-'Īsā, 2009, p. 149) ; une situation insupportable pour la fillette qui s'est mise à se réfugier chez sa tante Hayla. En effet, en se réfugiant chaque nuit chez sa tante pour lui poser mille et une questions, Mūḍī, sans le savoir, fuyait les malheurs de sa propre mère Nūra. Malgré son jeune âge, elle put en effet remarquer que le mariage entre ses parents, qui font chambre appart avec un père coléreux qui passe le plus clair de son temps hors de la maison, n'est que façade. Sa mère, prise au piège doute, de plus en plus, de son avenir et demeure inquiète. Ce qu'elle dit pour justifier les autorisations accordées à sa fille de passer les nuits chez Hayla est très éloquent quant à son état moral :

« Je ne voulais pas qu'elle s'habitue à cette vue du père [dormant dans le séjour]/ l'époux qui a abandonné son épouse sans raison, sans explication ; et la vue de la mère/ une épouse abandonnée sans raison et sans explication. Je ne voulais pas qu'elle grandisse dans un tel monde. » (B. al-'Īsā, 2009, p. 35-36).

Toutefois, aussi forte et rationnelle soit Nūra, elle n'a pas su garder son discernement face à l'absence de Fahhād. Elle qui a toujours décrié cette maternité imposée, qui a toujours cherché à se défaire de ce lien étouffant, réalise sur le tard qu'elle affectionnait son neveu beaucoup plus que ce qu'elle voulait se l'avouer. « Elle était entièrement déchirée ! S'il est possible de dire qu'elle était la plus présente d'entre elles ou la moins morte après son départ, son état n'était, toutefois, guère meilleur que celui d'aucune d'entre elles. Elle ne cessait de se désintégrer et de se dissiper » (B. al-'Īsā, 2009, p. 168). Elle ne s'en sortait pas mieux que les autres femmes de la maison ; elle était devenue dépendante des antidépresseurs et des somnifères, ne pouvait plus rien planifier et sa mémoire défaillait constamment ; il lui arrivait même de s'arrêter au milieu de ses pleurs ne sachant plus ce qui en était la cause. Pourtant, lorsque le retour de Fahhād est annoncé, elle se trouvait obligée de faire entendre à sa fille sa crainte de toujours et son refus catégorique de bénir son éventuelle union avec Fahhād :

Moi, je ne veux pas que tu épouses Fahhād ! [...] Si tu épouses Fahhād fils d'Ali, tu ne quitteras jamais cette maison et tu resteras toute ta vie à la merci de ta grand-mère qui te dictera quoi faire ou ne pas faire. Si tu épouses Fahhād, tu ne seras jamais maîtresse de tes décisions et ne réaliseras rien dans ta vie... si tu épouses Fahhād, tu finiras comme Šahla. (B. al-'Īsā, 2009, p. 204-205).

Ainsi, Nūra se trouve dans une situation de stress maximal lorsque, pendant toute une semaine, Ġayḍa fait venir toute sorte de femmes professionnelles de beauté pour préparer les filles au retour de Fahhād. Voyant sa fille prendre plaisir à ce rituel, elle tente tant bien que mal de semer le doute dans son esprit et de la soustraire des machinations de la grand-mère (B. al-‘Īsā, 2009, p. 210-211). Mais le désespoir la terrasse complètement lorsqu’elle fut excédée par le comportement de sa fille qui, depuis une dizaine de nuits, rejoignait son cousin nouvellement libéré de prison sur le toit à deux heures du matin dans des robes attirantes aux décolletés plongeants. Elle tente un ultime dialogue avec sa fille restée muette et bien campée sur sa position :

- Je pensais t’avoir assez bien éduquée pour que tu saches où se situe ton intérêt propre...
- ...
- Je pensais t’avoir soustraite de l’influence de ma mère, de ma sœur et de ...
- ...
- Que je t’avais protégée d’eux...
- ...
- Mais il est clair [...] Il est clair que j’ai échoué ! (B. al-‘Īsā, 2009, p. 232).

Cette explosion de colère de la part de Nūra, bien décidée à rompre le silence, est le meilleur exemple confirmant la théorie d’I. al-Šabrī (1994, p. 128) qui soulignait dans son article *Al-Mar’a wal-wa’y bil-ḍāt min ḥilāl al-adab (La femme et la prise de conscience de soi à travers l’écriture)* que :

« En tous les cas, la réalisation de soi survient au moment où les personnages dépassent l’étape de la révolte muette pour sortir de leur silence et déclarer leur désobéissance. À cette étape-là, celle du "NON", le personnage s’unit avec son idéal imaginé mettant ainsi fin à la lutte entre la réalité et la représentation. La confrontation avec soi, quant à elle, se réalise lorsque l’individu cesse de renier une partie de son existence ou de sa personnalité. C’est là qu’il devient possible de considérer le silence non pas le fait d’accepter et de supporter les conditions inadmissibles, mais comme une étape où la femme se prépare pour se révolter contre ce qu’elle refuse d’accepter. »

Le silence rompu et les chaînes brisées, Nūra décide de désertir la maison familiale laissant mère, sœur, neveu et nièce en n’emportant que sa fille en quête d’un monde meilleur où liberté et quiétude les guideront dans le processus de reconstruction vers lequel elles tendent loin des autres mères dont Šahla qui n’est plus que l’ombre d’elle-même.

2.3. Šahla, la martyre vivante

Šahla, la veuve du *martyr/terroriste* et mère biologique du fils unique qui n’a aucun rôle dans la vie de ce dernier, est sans aucun doute la femme qui a le plus sombré dans les tourments. Tout au long du roman elle reste sous l’emprise de Ġayḍa, soit par la manipulation pendant les premiers mois suivant la mort d’Alī, soit par la terreur et l’humiliation après l’avoir poussée à rompre tout contact avec sa famille. Quand elle a décidé de retourner chez son défunt mari et de vivre avec la famille de celui-ci, Šahla creusait sa tombe de ses propres mains et se faisait renier par les siens, Ġayḍa refusant catégoriquement qu’elle mette le nez en dehors de la maison, hors de son contrôle et de son champ d’influence. Lorsque, sept années après la naissance de son fils elle fit part à la grand-mère de son envie de travailler, celle-ci lui dit clairement que, contrairement à Hayla et Nūra, son boulot à elle se limitait à être mère et qu’elle était grosse comme un éléphant, beaucoup trop grosse pour travailler sans essuyer les moqueries

de ses collègues. Ġayḍa usait de termes d'une rare violence pour décourager sa belle-fille de manière définitive : « et puis, ma fille, comment comptes-tu travailler ? Il s'agit de permanences le travail, pas d'un jeu, et toi... c'est à dire... tu t'es vue ? Que diront les gens sur toi ? L'éléphante est venue, l'éléphante et partie ? » (B. al-'Īsā, 2009, p. 113). À ces mots, la mort dans l'âme, Šahla comprit qu'elle n'était plus la fille de Ġayḍa, qu'elle ne l'a jamais été : « ma mère qui n'a jamais été une mère pour moi » (B. al-'Īsā, 2009, p. 115), se disait-elle. Ġayḍa est la mère qui n'hésite pas à la traiter de « fille de chienne » (B. al-'Īsā, 2009, p. 144) juste parce qu'elle a laissé, une fois, son fils de sept ans porter une jupe et danser avec les femmes. Ġayḍa remplissant pleinement cette fonction, il est évident que Šahla « joue un rôle passif dans la constitution du moi de son enfant. Elle n'est pensée qu'en relation à sa fonction auprès de l'enfant. [Elle] n'est qu'une force passive qui n'a pas de voix propre » (M.-N. Huet, 2018, p. 47). En effet, Depuis son mariage avec Ali jusqu'à ce jour-là, Šahla était comme la désirait Ġayḍa « sourde, muette et belle » (B. al-'Īsā, 2009, p. 116) et pour la première fois de sa vie, elle se demandait ce qu'elle faisait dans cette maison avec cette famille. Elle est, certes, toujours sourde et muette mais la beauté l'avait quittée depuis que, avec l'incitation malsaine de Ġayḍa, elle s'était mise à remplir le vide qui l'habitait par la nourriture et le sentiment de laideur :

« J'ai abandonné l'envie et la douleur. J'ai tout abandonné sauf mon sentiment de laideur. Ta grand-mère craint que je retrouve l'amour et la vie. Ta grand-mère m'a confinée sous un épais voile et moi, je suis sa complice car je ne veux plus partager ma vie avec un homme. Ta grand-mère n'avait pas besoin de toutes ces précautions parce qu'une femme comme moi qui ne ressent que laideur et stupidité n'a aucune envie d'un homme, ni même de l'ombre d'un homme... Je veux manger et rien d'autre. Je veux dompter ma déception par la nourriture parce que la nourriture, elle, ne me rejette pas, ne m'ignore pas et ne m'abandonnera jamais. Un jour, je mourrais certes à cause de l'accumulation du gras sur mon cœur ; j'exploserais comme une balle remplie de graisse. Je me demande, d'ailleurs depuis un moment, comment je serai portée à ma tombe, quelle sera sa dimension et qui se chargera de me laver et de me faire la toilette... Mais je ne me préoccupe nullement de ce que vous allez endurer ; en ce moment-là, je me serais déjà évadée en dehors de la chair suivant un long fil, très très haut. Je poursuivrais ma montée sans jamais regarder en arrière. » (B. al-'Īsā, 2009, p. 138).

Ce passage ne décrit que trop intimement le tourment d'une Šahla prise au piège. Elle est, en effet, laissée dans son coin et seule Muḍāwī se soucie de sa solitude comme elle le dit : « c'était la première fois que quelqu'un me regardait en tant qu'être humain et pas comme une boule de graisse géante » (B. al-'Īsā, 2009, p. 137). Cette attention inattendue, loin d'atténuer sa peine, fait réaliser à la pauvre Šahla, plus que jamais, qu'elle n'a jamais été plus qu'un pantin entre les mains de Ġayḍa et de son défunt époux. Elle évoque sans amertume la distance que Ġayḍa avait installée entre elle et son fils ; non seulement, elle n'aime pas celui-ci d'un amour maternel mais reste indifférente face à la situation même « en le voyant se transformer chaque jour en un prophète, un saint, un héros ou encore en un criminel qui torture d'innocentes créatures » (B. al-'Īsā, 2009, p. 138) avec la bénédiction des autres femmes de la maison.

C'est seulement lorsque Fahhād entre en prison que la fibre maternelle de Šahla décide de se réveiller, quinze ans après sa naissance. Elle réalise, dans un excès de tristesse qui finira par la plonger dans démence, qu'elle n'a jamais été *la mère* de son fils. Elle n'en a jamais eu ni l'envie ni le droit. Même pendant ce moment fort pénible pour toute la famille, nulle n'a jugé utile de voir comment allait Šahla, chacune se considérant plus triste qu'elle et pensant sa propre douleur plus légitime que celle des autres. Elle a compris que pour la famille, elle était seulement la *génitrice* du fils d'Ali et sa mission a été accomplie le jour où celui-ci a décidé d'arrêter le lait maternel. Par ailleurs, ce fils n'a jamais manifesté le moindre intérêt pour cette génitrice. Il a fallu attendre qu'il passe trois longues années en prison et la retrouve dans un état

d'obésité morbide et complètement dans les délires, pour s'intéresser à elle. Mais celle-ci choisit de laisser enfin parler sa colère et sa haine pour Ali qu'elle revoyait en Fahhād devenu le portrait de son père qu'elle accueille par : « que le diable t'emporte » (B. al-'Īsā, 2009, p. 219).

N'occupant que peu de place dans le récit, Šahla se trouve, tout de même, être la femme la plus tourmentée du roman : dupée et trahie par son époux, manipulée et torturée par sa belle-mère, ignorée par ses belles-sœurs et les enfants, prise de pitié par Ruqayya la servante et reniée par sa famille. Šahla ne voyait sa délivrance que dans la mort qui la guettait mais qui la laissait indifférente aussi.

Nous pouvons enfin clore ce chapitre par le constat que, bien que la maternité leur soit tantôt imposée et tantôt interdite, ni Hayla, ni Nūra et encore moins Šahla n'a jamais été une mère pour le petit garçon Fahhād. La seule et unique mère qu'il n'a jamais eue a toujours été sa grand-mère. En effet, tout en engageant la responsabilité de toutes *les mères* pour prendre soin du fils unique, Ġayḍa se désignait comme l'unique responsable de son éducation. Elle seule a assez de volonté pour faire de lui un *homme vrai* comme ses ancêtres bédouins pouvant faire perdurer la tradition patriarcale au détriment des autres membres de la famille, toutes de sexe féminin et toutes sacrifiées pour atteindre ses objectifs de masculinisation.

3. Sacrifiées au nom du patriarcat

Si Ġayḍa représente l'autorité régente remplissant les fonctions de l'homme et forgeant l'homme monstre que va devenir Fahhād ; et si les mères ne sont que des êtres sous emprise sans aucune marge de manœuvre ni dans la gestion de leur vie ni dans celles de leurs propres enfants, Muḍāwī et Fāṭima n'en demeurent pas moins les vraies victimes de ce système d'aliénation si bien instauré par la grand-mère. Dans ce troisième et dernier chapitre, nous verrons comment les deux fillettes sont conditionnées, dès la naissance, pour offrir leur existence à leur cousin duquel la grand-mère a réussi à faire un trophée qu'elles devront se disputer tout au long du roman.

3.1. Muḍāwī, la farouche espiègle

Dès le début du roman, Muḍāwī fille de Nūra, aussi appelée Mūḍī, se révèle être, parmi toutes les femmes de la maison, celle qui ressemble le plus à la grand-mère : curieuse, rusée, observatrice avec un esprit critique et fort obstinée. Par ailleurs, c'est elle qui raconte la majeure partie des récits. Dans l'éternelle guerre qui l'opposait à sa cousine, elle se révélait la plus intelligente, la plus stratège et la plus astucieuse. Elle était la seule des femmes à tenter ouvertement d'échapper au contrôle de Ġayḍa et soulignait très tôt qu'elle n'hésitait pas à « transgresser volontairement et sciemment les tabous de la grand-mère » (B. al-'Īsā, 2009, p. 9). Muḍāwī se refusait aussi d'être moins importante que Fahhād et cherchait constamment à se placer sur un pied d'égalité avec lui. Elle vit une sorte de concurrence, perdue d'avance, avec son cousin. Tout au long du roman, elle tente de l'évincer et lui voler la vedette en vain. Ainsi, lorsqu'elle entendit que Fahhād n'a pas pleuré à la naissance, son réflexe était de demander si elle avait, elle aussi, pleuré ou pas ; lorsqu'elle apprit que sa grand-mère avait distribué aux pauvres indiens des centaines de dinars à la naissance de ce cousin, elle ne put s'empêcher d'interroger sa mère : « Maman, le jour où je suis sortie de ton ventre, avez-vous distribué des sous aux Indiens ? » (B. al-'Īsā, 2009, p. 26). Plus tard lorsque Fahhād se souvint de sa photo publiée dans les journaux à son deuxième anniversaire, elle rétorqua qu'elle a un album contenant ses photos à deux mois, mais pour sa plus grande malheur, jamais publiées dans un journal (B. al-'Īsā, 2009, p. 42). Des questions de ce genre, elle en pose à chaque occasion. Ainsi, lorsque Fahhād réussit à faire bouger des papiers sans les toucher elle espère réaliser cet

exploit à force de s'exercer : « j'insiste et insiste encore et encore. Je veux être surnaturelle. Je veux provoquer les événements » (B. al-'Īsā, 2009, p. 103). Comme dit Ruqayya la servante : « sa plus grande obsession est d'être comme lui, d'avoir sa vie et acquérir ses privilèges. Cette pauvre [fille] qui court derrière sa déception, la jalousie la ronge de l'intérieur » (B. al-'Īsā, 2009, p. 42). Mais lorsque celui-ci lui apprend qu'il avait volé dans le ciel, elle se déclarait enfin vaincue mais pas pour longtemps. En effet, soucieuse du bien être sa fille et dans le but de ne pas la laisser sombrer dans la perte de l'estime de soi, sa mère lui montre, depuis son ordinateur, tout un tas de personnes capables d'en faire plus :

« Nous avons lu l'existence de son côté étrange dans le monde mais aussi la normalité de l'étrangeté, et ce malgré le charme qui l'entoure. Tout ce que je voulais était de le dénuder de son aspect merveilleux, le transformant en un acte banal, juste pour que tu ne te sentes pas, toi ma fille, valant moins que lui. » (B. al-'Īsā, 2009, p. 111).

Bien que régie par cette profonde jalousie envers son cousin, Muḍāwī a passé les dix-huit premières années de sa vie à se battre contre sa cousine pour l'amour de celui-ci. Dès le premier paragraphe du roman, l'histoire qui va régir la vie des trois enfants se dessine très clairement sous les yeux du lecteur. Mūḍī qui raconte cette histoire, affiche du haut de ses cinq ans sa jalousie envers sa cousine Fāḥīma qui lui dispute l'amour de leur cousin Fahhād. Les deux fillettes se battent jusqu'à morsure et blessure. La servante Ruqayya nous apprend plus tard que ces bagarres étaient devenues la routine des deux filles : « Dans deux heures les enfants rentreront de la maternelle. Ils raconteront une nouvelle guerre entre les deux fillettes. Muḍāwī aura arraché à Fāḥīma quelques mèches de cheveux tandis que celle-ci lui aura planté ses ongles au ventre » (B. al-'Īsā, 2009, p. 39). À partir de cet épisode et jusqu'à la fin du roman, la relation entre les deux cousines adoptera une étrange teinte, elles sont les sœurs ennemies. Voilà comment Mūḍī décrit ce dit rapport :

« Autant que je m'en souviens, notre vie tournait autour d'une idée fixe qui se limitait à penser que celle qui épousera Fahhād fils d'Ali sera la grande gagnante de cette course ! [...] À cette époque-là, nous imiter l'une l'autre était l'unique moyen pour éviter la défaite. Elle [Fāḥīma] ne souhaitait pas épouser Fahhād autant qu'elle souhaitait me battre parce que je suis son éternelle rivale, son unique amie et sa sœur qui ne suis ni de sa mère ni de son père. Rien ne peut donc égaler le plaisir d'une victoire finale qu'elle aurait sur moi. [...] En ces temps-là, il ne nous traversait même pas l'esprit que ce cercle vicieux nous enfermera à tout jamais. » (B. al-'Īsā, 2009, p. 13-14).

Aucune information n'est donnée sur Muḍāwī entre l'école maternelle et l'arrestation de Fahhād, mais un mois après cette arrestation elle réapparaît dans le roman plus énigmatique que jamais. N'ayant plus personne pour assouvir sa curiosité et répondre à ses questions, Mūḍī refuse de laisser son cerveau en hibernation. Elle décide d'exprimer son chagrin par l'art et l'écriture. Une fois Fāḥīma, que torturait sa mère, était mise à l'abri dans sa chambrette, Ruqayya se souvient d'une autre fillette peut être elle aussi jetée aux oubliettes ; elle décide alors de lui rendre visite et nous décrit l'état dans lequel elle la trouvait :

« La chambre baignait dans le chaos. D'innombrables rognures de papier étaient déchirées et jetées par terre. Le papier peint du mur de sa chambre était défigurée par des taches d'encre et de poèmes terrifiants qu'elle avait écrits de sa propre main. Sur l'un des murs, figurait un gigantesque journal écrit en encre noire et qui débutait le jour de son départ, le jour où notre vie a viré au cauchemar... » (B. al-'Īsā, 2009, p. 171).

Toutefois, malgré son immense chagrin, Muḍāwī fut, avec sa mère, la seule qui restait sceptique quant au retour de Fahhād qui bénéficie de la grâce royale, après trois années d'emprisonnement au lieu de cinq (B. al-‘Īsā, 2009, p. 200-201). Elle n'était pas terrifiée de Fahhād en tant que meurtrier, elle l'était quant à la possibilité d'un retour en arrière et d'une dégradation de sa situation personnelle, déjà chaotique au profit du statut du cousin. Bien que tout son être lui dise de s'éloigner de son cousin, Mūḍī, bien déterminée à gagner la guerre contre sa cousine, le retrouvait chaque nuit à deux heures du matin sur la terrasse de la maison. Le soir où sa mère décide d'intervenir elle n'hésite pas à prendre clairement sa position et déclarer publiquement son adhésion à l'équipe de la grand-mère et tant pis si sa mère n'est pas d'accord. Ce fut aussi l'occasion pour elle d'exprimer sa plus profonde crainte qui est de finir seule comme sa mère sous l'emprise des antidépresseurs (B. al-‘Īsā, 2009, p. 230-236).

Cette analyse du personnage de Muḍāwī permet de constater que celle-ci est représentée comme étant le seul personnage qui, du début à la fin, a su garder sa personnalité et sa volonté propre. C'est celle qui se rapproche le plus de la grand-mère. Loin de les rapprocher, cette similitude au niveau du caractère est souvent sources de tensions entre elles. Muḍāwī est tout le contraire de sa cousine Fāṭima dont la plus franche particularité et son manque de caractère, de volonté propre et sa soumission infaillible.

3.2. Fāṭima, la candide au visage d'ange

Comme nous l'avons souligné ci-dessus, Fāṭima, la fille de Hayla est représentée comme étant le personnage le plus *banal* du roman. Elle est dépeinte avec peu de personnalité et passe presque inaperçue de tous. Seules Ruqayya et Muḍāwī lui accordent un peu d'importance, la première par commisération et la seconde par rivalité. Dès le début, elle cherche l'amitié de sa cousine et l'attention de son cousin mais n'a pu récolter ni l'une ni l'autre. En effet, pour la cousine, elle n'est qu'une rivale ne faisant pas le poids et le cousin voyait en elle plus une sœur qu'une future amante ou épouse. Sa foi en Fahhād n'a, quant à elle, pas de limite. Contrairement à sa cousine qui cherche constamment à égaler celui-ci, Fāṭima, elle s'estime heureuse d'appartenir au même monde que lui. Ainsi, lorsque Fahhād fit bouger les feuilles sans contact, elle eut peur qu'il soit possédé par les djinns mais après le discours de sa mère sur la sainteté du cousin elle affirme pieusement :

« Ah... comme je suis chanceuse ! Je suis bien chanceuse parce que je suis la cousine de Fahhād ibn Ali ! Je suis chanceuse parce que je suis née dans le même monde que lui, dans la maison même où il vit, à la même époque qui l'a vu naître ; rien ne nous sépare. Je suis vraiment bien chanceuse. » (B. al-‘Īsā, 2009, p. 107).

Fāṭima faisait cette déclaration à un moment où sa cousine Muḍāwī s'exerçait pour accomplir des miracles elle aussi. Aussi, lorsque Fahhād sortit de prison, elle arriva en courant pour l'accueillir pendant que Mūḍī restait enfermée prétextant la maladie. C'est seulement à ce moment-là qu'elle comprit qu'elle n'était pas de taille à affronter sa cousine, parce que, disait-elle :

« Je ne peux pas feindre l'orgueil et l'ambiguïté, je suis trop simple pour cela. Mais toi Mūḍī, tu es un génie. Tu t'es éclipsée lorsque son envie de te revoir avait atteint son paroxysme, lorsqu'il a cité ton nom publiquement. Tu l'avais fait sciemment. C'était intentionnel ! [...] À ce moment-là, je compris que j'avais perdu devant toi et qu'il allait retrouver sa chambre en pensant à toi, qu'à toi, toi la seule qui est restée ... le projet d'une rencontre future. » (B. al-‘Īsā, 2009, p. 222-223).

Bien que toute la famille ait subi l'emprisonnement de Fahhād, ce fut Fāṭima la vraie victime de cette situation. En effet, dans le chagrin total, elle est tombée dans l'oubli. Personne ne se

souciait d'elle. Même sa propre mère, Hayla, ne lui prêtait attention que si elle ne pouvait plus contenir son désarroi ; alors, elle se tournait vers sa fille et lui infligeait toute sorte de châtements physiques et moraux. Elle était même devenue affamée et dormait n'importe où et n'importe quand. Seule Ruqayya se souciait d'elle. C'est elle qui la nourrissait, lui faisait sa toilette et surtout l'accueillait dans sa chambrette où elle élit domicile pendant toute la durée de l'emprisonnement de son cousin. D'après Ruqayya :

[Hayla] s'était mise à battre sa fille presque chaque jour et pour presque tout au point que la petite se cachait dès qu'elle entendait la voix de sa mère. Elle fuyait dès qu'il lui parvenait un étouffement, une insulte ou une imprécation ; elle courait hors de son appartement et n'y retournait qu'une fois le silence revenu et que s'installaient le vide et le néant, ou ne revenait pas...

Ses bras étaient couverts de traces de pincements et de morsures et sa peau couverte de tristes ecchymoses. Elle était flottante avec des cheveux en bataille. Elle errait tout le temps dans la cuisine pour picorer dans les tiroirs des couteaux, des fourchettes des cuillères ... Il semble que les ustensiles l'attiraient. Elle brandissait les couteaux en l'air. Puis, elle s'est mise à s'éteindre à petit feu et finit par disparaître comme tout le monde en se transformant en un faible spectre, maigrichonne avec des cernes profondément noirs et des cheveux emmêlés. Ce matin-là, je l'appelais : "Faṭūma, viens que je te peigne tes cheveux, viens ma douce, viens mon abricot, viens auprès de ta maman Ruqayya !" Mais [pour toute réponse], elle me regarda avec beaucoup d'incompréhension avant d'ouvrir sa petite bouche d'un infini automatisme et dit : "Donne-moi à manger !".

Faṭūma dormait désormais partout et n'importe où, je la trouvais dans le bain, sur le pas de la porte, dans mon armoire. Elle dormait où bon lui semblait et mangeait où qu'il lui était possible. Elle avait peur de retourner chez elle où se trouvait la mère que la douleur avait rendue folle et qui vagabondait dans les allées de son appartement avec son ventre pendant à cause des six mois de grossesse frappant les coussins et maudissant la poussière.

[...]

Faṭūma ma petite, viens avec moi à l'épicerie que je t'achète du pain et du fromage. Elle me tendit sa petite main couverte d'hématomes et nous traversâmes la rue. Elle marchait à mes côtés sans prêter attention aux démonstrations de l'existence. Comment une petite fille peut ne pas s'exciter devant une rangée de fourmis ? Comment ne pas pleurer devant le cadavre d'un oiseau tombé de son nid ? Comment ne pas crier après le nuage qui ressemble à un lapin ? Comment l'enfance peut-elle mourir avec une telle simplicité ? Elle marchait parce que je marchais, s'arrêtait parce que je m'arrêtais. Faṭūma était devenue cette ombre d'enfant qui hantait mes rêves tout le temps. (B. al-'Īsā, 2009, pp. 166-167).

Lorsque sa mère l'a convaincue de se mettre au service de Šahla pour se rapprocher de Fahhād, sorti de prison, Fāṭima vit la pire des humiliations. En effet, elle passait ses journées dans l'appartement de Šahla pour se faire remarquer, mais le cousin tant aimé ne pose les yeux sur elle que par inadvertance, en quittant l'appartement pour rejoindre sa rivale ou quand il s'installe sur le canapé qu'elle a nettoyé pour lui parler au téléphone, ainsi, dit-elle : « Tout ce que je fais ici est fatigant, étrange et humiliant ! Mon cœur se compressait et se fanait avec chaque maudit moment que je passais en cet endroit » (B. al-'Īsā, 2009, p. 257). Son humiliation continue jusqu'à ce que sa rivale décide de rejeter toute idée de se lier par le mariage à Fahhād qui, lui, se jeta sans gêne ni hésitation dans les bras de Fāṭima qu'il savait être toujours ouverts pour le bercer d'un amour inconditionnel.

Cette dernière partie de notre travail a mis la lumière sur la pire exposition de la femme aux affres d'un patriarcat abusif. En effet, en sacrifiant l'enfance de ses deux petites-filles et en les maintenant dans une idéologie selon laquelle leur monde ne pouvait avoir d'horizon en dehors du contrôle de leur cousin, Ġayḍa faisait un travail de conditionnement psychique qui les empêchait de disposer de leurs pensées. Seule la volonté des mères *biologiques* des filles a rendu l'issue de leur relation avec leur cousin ; l'une s'efforçant de libérer sa fille de cette emprise malsaine tandis que l'autre y enfonçait la sienne chaque jour davantage. Les deux mères réussissent et chacune des deux filles finit par devenir le double de sa mère.

Conclusion

Ce tour d'horizon du roman *Sous les pieds des mères*, a permis de voir, entre autres, que dans cette maison familiale, la femme n'a d'utilité que si elle demeure au service de l'homme. Cette situation « entraîne la femme dans un cercle vicieux de luttes et renforce la culture du silence » (S. Shakhshir, 2010, p. 13). Et ce silence imposé propulsera Fāhhād, malgré lui, sur le devant de la scène. Il doit, bon gré et surtout mal gré, devenir *homme* et porter sur ses épaules d'enfant la virilité de la famille toute entière. Aussi comme disait le docteur L. al-Zayyāt (1984, p. 8) toutes les femmes de cette famille ne représentent pas plus qu'« un outil de reproduction ou de plaisir ». Elles sont toutes, mères et filles, mises au service du petit Fāhhād. Ce roman fait ainsi état de toute la charge mentale d'une grand-mère régente de la famille et des tourments que ces femmes -grand-mère, mères, cousines et servante-, créatrices de l'homme-monstre et devant le subir en silence et le suivre dans les recoins les plus sombres de la perversité, doivent porter au quotidien. L'étude que nous venons de proposer, a ainsi établi les différentes souffrances de toutes ces femmes interdites et forcées d'aimer à parts égales. Obligées de distribuer équitablement aussi bien leurs avoirs que leur amour entre trois enfants pour le bien-être du fils ; un bien être qui, comme nous l'avons constaté, finit par avoir raison de l'équilibre de la famille qui s'est engouffrée petit à petit dans le tourment mais qui a refusé d'éclater donnant ainsi une dimension plus sombre à leur détresse déjà fort profonde.

Il est enfin possible de clore ce travail par le constat que c'est le patriarcat qui est à l'origine de tous les maux de ces six femmes. En effet, le mal-être que vivent ces femmes dans le roman est causé par la grand-mère, la régente dont le seul souci est d'asseoir le pouvoir de son petit-fils et d'ancrer davantage en lui les valeurs sociales héritées de ses ancêtres bédouins. Ainsi, bien que cette violence et cette pression émanent d'une femme et dirigées vers ses semblables, l'arrière-plan laisse entrevoir un monde dominé par les hommes et où la femme même inconsciemment œuvre pour préserver la place de celui-ci dans le but de se protéger elle-même, car dans un tel contexte, nul déshonneur ne peut égaler celui d'être affilié à un homme manquant de virilité et de rudesse bédouine.

Références bibliographiques

DAMTŪNĪ Maryam, 2013, « taḡyīr ṣūrat al-mar'a al-'arabiyya fil-sard al-nisā'ī », *Nizwā*, n°75, pp. 65-74.

Dictionnaire *Le trésor de la langue française informatisé* (Analyse et traitement informatique de la langue française [ATILF], CNRS). Article « Maternité » : [En ligne], <http://stella.atilf.fr/Dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3342377055>; consulté le 15 novembre 2023.

ĪSĀ Buṭayna (al-), 2009, *Taḥta aqdām al-ummahāt*, Beyrouth, al-Dār al-'arabiyya lil-'ulūm nāṣirūn.

LECLERC Annie, 1986, *Le mal de mère*, Paris, Grasset.

MORRIS Pam, 1993, *Literature and Feminisme : An Introduction*, Oxford, Blackwell Publishing.

QARQŪTĪ Ḥanān, 2015, *'Unf al-mar'a fil-mağāl al-usarī*, Doha, Wizārat al-awqāf wal-šu'ūn al-islamiyya.

ŞABRĪ Ismā'īl (al-), 1994, « Al-Mar'a wal-wa'y bil-ḡāt min ḥilāl al-adab », *Ibdā'*, n°4, pp.125-132.

SHAKHSHIR Sireen, 2010, « La violence domestique à l'égard des femmes dans la société palestinienne », *Politorbis*, n°48, pp. 9-18.

SUNIER Katia, 2010, « La situation des femmes dans le monde arabe », *Politorbis*, n°48, pp. 7-8.

TIJANI Ishaq, 2009, *Male Domination Female Revolt : Race, Class and Gender in Kuwaiti Women's Fiction*, Leiden, Brill.

YĀSĪN B. A., 1990, *Azimat al-mar'a fil-muğtama' al-ḡukūrī al-arabī*, n.l., Dr al-ḥiwār.

ZAYYĀT Laṭīfa (al-), 1984, « Min ṣuwar al-mar'a fīl-qīṣa ṣal-'arabī [sic] », *Adab wa naqd*, n°3, pp. 8-24.

AUTEURS

AGBENO Yao, Université Mahatma Gandhi de Conakry, Guinée Conakry.
AHOUASSA Médard Sènoukounmé, Université d'Abomey-Calavi (UAC), Bénin.
Athéna Varsamidou, Université Aristote de Thessalonique, Grèce.
BA Amadou Tidiane, Université Cheikh Anta Diop De Dakar, Sénégal.
BADIANE Sidia Diaouma, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.
CISSÉ Aminata, École Doctorale d'Étude sur l'Homme et la Société, Dakar Sénégal.
DAOUAGA SAMARI Gilbert, Université de Ngaoundéré, Cameroun.
DÉME Mamoudou, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.
DIAKHITÉ Mahamadou, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.
DIEDHIOU Sana, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.
DIEDHIOU Yancouba Cheikh, Université Internationale Ibéro-américaine, Mexique.
DIENG Sara Danièle, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.
DIEYE Oumar, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.
DIFFO LAMBO Lawrence, École Normale Supérieure de Yaoundé, Cameroun.
DIOP Babacar, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.
DIOP Cheikh, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal
FALL DIOP Astou, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal
FALL Sokhna, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal
GUEYE Mathieu, Université Cheikh Anta de Dakar, Sénégal
GUEYE Secka, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal
ILBOUDO Wendyam, École Normale Supérieure, Koudougou ; Burkina Faso.
KHOUMA Seydou, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.
KOMBIENI Didier, Université de Parakou, Bénin.
KONKOBO Tinsakré, Institut de rattachement : Ecole Normale Supérieure au Burkina Faso
KOUANKEM Constantine, Université de Bertoua, Cameroun.
Lionel Franchet, Académie d'Aix-Marseille, France.
LO Demba, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal
MBELLA MBAPPE Robert, Université de Yaoundé I, Cameroun.
NDIAYE Alassane, Université Cheikh Anta Diop De Dakar, Sénégal.
NDIAYE Cheikh, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.
NDIBNU-MESSINA Julia, Université de Yaoundé I, Cameroun.
NDJEBAKAL SOUCK Emmanuel, Université de Yaoundé I, Cameroun.
NIANE Ballé, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

NODJINAÏBEYE Frédéric, Université de Yaoundé I, Cameroun.

OUEDRAOGO Issoufou, Institut de rattachement : Inspection de la Circonscription de Base de Koudougou 1, Burkina Faso.

SADJA KAM Judith, École Normale Supérieure de Yaoundé, Cameroun.

SAHOUEGNON Kokou, Université de Bretagne Occidentale-UBO-Brest, France.

SEGBEGNON Eugène Oké, Université d'Abomey-Calavi (UAC), Bénin.

SY Thierno Bachir, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

THIARÉ Mamadou, Université Cheikh Anta Diop De Dakar, Sénégal.

THIAW Diatou, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.

ZAGARE Wénégouda Olivia Solange, École Normale Supérieure, Koudougou.